

José Saramago et les pouvoirs de la fiction

Je voudrais remercier d'abord l'Université de Genève et particulièrement Nazaré Torrão pour l'invitation qui m'a été adressée et vous dire tout le plaisir de me trouver aujourd'hui parmi vous, pour évoquer l'un des plus grands écrivains contemporains.

Pour parler de l'œuvre de José Saramago, nous prendrons comme point de départ une question qui taraude depuis longtemps les études littéraires, à savoir, ce que peut la littérature dans la société contemporaine, ou, dit autrement, quelles valeurs peut-elle apporter et nous transmettre ?

A la fin des années 40, Sartre tente d'y répondre, à partir d'une définition de la littérature étroitement liée à l'engagement nécessaire de l'écrivain, qu'il définit comme un « homme libre s'adressant à des hommes libres, [qui] n'a qu'un seul sujet : la liberté », et dont le pouvoir des mots est de nous faire échapper « aux forces d'aliénation ou d'oppression »¹. Quelques années plus tard, Alain Finkielkraut se demande dans quelle mesure les écrivains changent le monde, non plus comme l'entendait Sartre au sens de l'engagement politique, mais en fonction de la manière dont ils réorganisent notre perception des êtres, des valeurs, du présent ou de l'avenir².

La relation établie entre le livre et la vie n'est pas sans rappeler les propos de Roland Barthes qui, dans une conférence de 1978, évoque son désir de roman à travers la recherche d'une forme qui dise à la fois l'amour et la mort, une forme qui, selon ses propres termes, «recueille la souffrance [...] et la transcende »³. A son avis, le roman doit accomplir trois missions : témoigner sur les grands muets de l'histoire et les sauver de l'oubli ; permettre de dire ouvertement les affects ; et, enfin, exprimer « à la fois la brillance et la souffrance du monde »⁴. Ainsi, la littérature peut nous servir de « guide de vie », grâce au témoignage et à la transmission, mais aussi nourrir un questionnement éthique, en relation étroite avec l'esthétique et le politique.

De son côté, Antoine Compagnon, lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, en 2006, se demande « La littérature pour quoi faire ? »⁵. Après avoir rappelé quelques grands usages historiques de la littérature – instruire et plaire,

¹ Jean-Paul Sartre, *Situations II. Qu'est-ce que la littérature ?*, [1948], Paris, UGE, 1965, p.127.

² Alain Finkielkraut (dir.), *Ce que peut la littérature*, Paris, Stock, 2006.

³ Roland Barthes, « Longtemps je me suis couché de bonne heure », in *Le Bruissement de la Langue*, Paris, Points Seuil, 1984, p.335. Voir aussi « La Préparation du roman », in *Notes de cours et de séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Paris, Seuil, IMEC, 2003.

⁴ Roland Barthes, *Le Bruissement de la Langue*, op.cit., p.346.

⁵ Antoine Compagnon, *La littérature pour quoi faire ?*, Paris, Collège de France/Fayard, 2007.

réunifier l'expérience du monde, réparer l'inadéquation du langage – le critique procède à un vibrant éloge de la littérature, susceptible de donner une forme à l'expérience humaine et de constituer une subjectivité éthique car elle « déconcerte, dérange, déroute, dépayse plus que les discours philosophique, sociologique ou psychologique, parce qu'elle fait appel aux émotions et à l'empathie. »⁶ Par conséquent, l'exercice « jamais clos de la lecture demeure, ajoute-t-il, le lieu par excellence de l'apprentissage de soi et de l'autre, découverte non d'une personnalité ferme mais d'une identité obstinément en devenir. »⁷

Nous pouvons donc considérer, à la suite de Compagnon, que la littérature peut assumer un véritable pouvoir émancipateur, susceptible de transformer tout lecteur qui a le goût de l'interrogation. Ceux qui connaissent un peu l'œuvre de l'écrivain portugais José Saramago pourraient certainement souscrire à cette observation dans la mesure où la lecture de ses livres, notamment les romans, constitue une expérience d'illumination, nous faisant découvrir un univers qui explore souvent la complexité des relations humaines, les paradoxes de l'Histoire ou encore la déconstruction de certaines mythologies par le biais de l'humour, de l'ironie, de la tentation allégorique qui renvoie toujours à une forme de résistance et à une grande générosité envers les plus défavorisés. Dans chacun de ses livres, le romancier invente des “mondes possibles” et nous invite à la réflexion, manifestant souvent une préférence pour les héros anonymes et opprimés, les femmes salvatrices et les situations les plus inattendues.

Pour pénétrer dans son univers labyrinthique qui joue souvent avec la tradition populaire et érudite, nous présenterons d'abord les grandes étapes de la trajectoire de l'écrivain, avant de nous intéresser à la manière dont son écriture romanesque est traversée par une triple dimension éthique, politique et esthétique, susceptible de nous révéler quels sont les pouvoirs de la fiction.

Le grand critique Eduardo Lourenço considère que la vie de José Saramago est un véritable miracle. En effet, né à Ribatejo, en 1922, au sein d'une modeste famille d'origine paysanne, il apprend très jeune le métier d'ajusteur, pratique ensuite le journalisme et la traduction⁸, bien avant de devenir l'écrivain autodidacte qui connaît un succès tardif et obtient finalement le Prix Nobel de Littérature.

⁶ Cf. *Ibidem*, p. 67.

⁷ Cf. *Ibidem*, p.76.

⁸ Il travaille d'abord dans les ateliers puis dans les services administratifs des Hôpitaux Civils de Lisbonne ; il sera ensuite employé d'une Caisse d'Allocations Familiales, puis d'une Caisse d'Assurances. A partir de 1959, il devient éditeur littéraire (Estúdios Côr), jusqu'en 1971. L'année suivante, on le trouve comme éditorialiste au *Diário de Lisboa*, dont il dirige ensuite le Supplément littéraire. Juste après la Révolution des Œillets, il est nommé directeur adjoint d'un autre journal, le *Diário de Notícias*. Accusé de marxisme radical, il n'y restera que quelques mois.

Dans la famille de José Saramago, il n'y avait pas de bibliothèque. Son premier livre lui est offert par sa mère à l'âge de 14 ans⁹. Depuis sa jeunesse, il fréquente le soir la bibliothèque municipale de Lisbonne et commence à écrire. Son premier roman, *Terra do Pecado*, paraît en 1947 et passe complètement inaperçu. Il écrit un deuxième roman en 1953, qui reste longtemps inédit (*Clarabóia*, publié uniquement en 2011, à titre posthume). Pendant quelques années, il fait paraître, dans divers journaux et revues, des poèmes, des contes, des chroniques (publiés plus tard en volume), à la recherche d'un genre littéraire qui lui convienne. On dirait que c'est d'abord la poésie dont il publie deux recueils¹⁰, puis, il revient au roman, en faisant paraître, en 1976, *Manuel de Peinture et de Calligraphie*, qui n'intéresse pas beaucoup la critique, malgré son importance, car on y trouve déjà certains questionnements essentiels de l'écrivain. Le théâtre enrichit à son tour la diversité de sa création¹¹. Puis, il est tenté par le récit de voyage : en 1981, à la demande d'un éditeur, il publie *Pérégrinations Portugaises*, une promenade très personnelle à travers les paysages de son pays.

Le virage essentiel dans le parcours de l'écrivain a lieu un peu avant, en 1975. Se trouvant au chômage, après avoir été écarté, pour des raisons politiques, du quotidien *Diário de Notícias* dont il était le directeur adjoint, Saramago décide de ne pas rechercher du travail et de se consacrer uniquement à l'écriture et aux traductions¹². Ce choix va s'avérer décisif dans sa vie, le conduisant en Alentejo, où il va vivre quelques mois dans la coopérative agricole Boa Esperança, à Lavre, qui lui fournira le thème de son premier grand roman, *Levantado do Chão*, paru en 1980 (la traduction française va paraître en septembre prochain, au Seuil, avec le titre *Relevé de Terre*). L'écrivain y raconte un siècle d'histoire portugaise depuis la Monarchie jusqu'à la Révolution des Œillets, à travers la saga d'une famille paysanne, victime de l'oppression et de la misère. Traversé par un riche intertexte biblique et épique, ce très beau roman est un hymne à la terre et au courage des hommes et des femmes qui se battent pour leur dignité.

Le monde rural marque profondément José Saramago dont le souvenir des grands-parents maternels berce toute sa jeunesse, au rythme des vacances scolaires passées au village. Il en parlera avec émotion dans *As Pequenas Memórias*,

⁹ Il s'agit de *La Fauvette du Moulin*, un roman populaire de 1864, écrit par Émile Richebourg.

¹⁰ Il publie *Os Poemas Possíveis* en 1966, et *Possivelmente Alegria*, en 1970.

¹¹ En 1979 et 1980, il publie 2 pièces, *La nuit*, dont l'action se déroule au cours de la nuit du 25 avril 1974, dans la rédaction d'un journal ; et *Que ferai-je de ce livre ?*, consacrée au poète Luis de Camões et aux difficultés qu'il rencontre pour publier son œuvre à son retour des Indes. José Saramago est encore l'auteur de trois autres pièces de théâtre : *A Segunda Vida de Francisco de Assis* (1987), *In Nomine Dei* (1993) et *Don Giovanni ou o Dissoluto Absolvido* (2005).

¹² Parmi les auteurs traduits par José Saramago, on trouve les grands classiques comme Baudelaire, Maupassant, Colette, Tolstoï. Il a également traduit des études historiques, philosophiques et politiques d'auteurs variés (Georges Duby, Poulantzas, Étienne Balibar, Jivkov, etc.).

ouvrage autobiographique, publié en 2006. La voix de l'écrivain est en effet empreinte de l'influence des « gens de peu », vouées au silence et à l'indifférence générale. En ouverture de son discours à Stockholm, le 7 décembre 1998, lors de la cérémonie du Prix Nobel, l'écrivain transfuge rend un hommage chaleureux à son milieu d'origine, en ces termes :

L'homme le plus sage que j'ai connu durant toute ma vie ne savait ni lire ni écrire. A quatre heures du matin (...), il quittait sa couche et partait aux champs. Il emmenait avec lui une demi-douzaine de porcs dont le produit de l'élevage servait à nourrir sa femme et lui-même. Ainsi vivaient de ce peu de choses mes grands-parents maternels : de l'élevage des cochons qui, après le sevrage, étaient vendus aux voisins du village. Azinhaga, c'est le nom du village dans la province de Ribatejo. Mes grands-parents s'appelaient Jerónimo Melrinho et Josefa Caixinha. Ils étaient analphabètes l'un et l'autre.

Ces grands-parents, avec leur vie de labeur, leur inéluctable ignorance mais aussi leur culture populaire, leur grande sagesse, leur dignité, ont transmis en héritage à leur petit fils une profonde humanité qui se déploie dans les paroles de l'écrivain et transparait dans toute son œuvre.

La voix qui émerge des livres de José Saramago est celle d'un homme au parcours atypique qui construit une œuvre puissante, dotée d'une grande exigence esthétique, où s'inscrivent toujours des préoccupations sociales et politiques qui ont provoqué parfois de grandes polémiques – on pense notamment au scandale soulevé par l'Eglise lors de la parution de *L'Évangile selon Jésus Christ* (1991) ou de *Cain* (2009), son dernier roman.

José Saramago était un homme profondément engagé contre toutes les formes d'injustice, avec une immense capacité d'indignation qui l'a fait soutenir par exemple le combat des paysans sans terre au Brésil¹³, ou élever sa voix pour défendre la cause palestinienne, surtout après un voyage à Ramallah qui l'a beaucoup marqué, ou encore attaquer Berlusconi, qu'il n'hésite pas à traiter de délinquant (*Le Cahier*). Entré en 1969 au Parti Communiste, qu'il n'a jamais quitté, se définissant comme un « communiste hormonal », il considérait que la société véritablement socialiste reste toujours à construire.

De façon synthétique, nous pouvons considérer que son œuvre connaît plusieurs phases: la première, qui va de 1947 à 1980, correspond, comme nous

¹³ En 1999, José Saramago refuse le titre de docteur *honoris causa*, offert par l'université de Belém do Pará, pour protester contre la manière dont se déroule le jugement du massacre de Carajás, en 1996, où la police a ouvert le feu contre une manifestation de paysans sans terre, provoquant 19 morts.

venons de le voir, à sa période de formation et se caractérise par la variété des genres pratiqués.

A partir de 1980, avec *Levantado do Chão*, l'écrivain, qui a presque 60 ans, s'affirme pleinement dans le panorama littéraire portugais et inaugure une nouvelle étape de son parcours littéraire, caractérisée par la relecture critique du passé. Remarquons que José Saramago n'est pas le seul écrivain à s'intéresser à la réécriture de l'Histoire. Il faut rappeler que la littérature portugaise produite après le 25 avril 1974 accorde une place particulière à la réflexion sur les changements politiques et sociaux en cours et aux métamorphoses d'un sujet qui s'interroge inlassablement sur sa place dans le monde. On pourrait évoquer également Lídia Jorge, Lobo Antunes, Mário de Carvalho, parmi d'autres. A un moment où la société est ébranlée par des événements décisifs, il paraît inévitable que la création littéraire s'en empare pour interroger les diverses facettes de la transformation en train de se produire.

Avant l'attribution du Nobel, en 1998, José Saramago connaît une première consécration internationale avec *Le Dieu Manchot* (1982) dont l'intrigue se situe au XVIII^e siècle, sous le règne de Jean V, qui, pour accomplir un vœu, fait bâtir le fameux couvent de Mafra, aux dimensions démesurées. En même temps, le narrateur nous raconte l'invention clandestine d'une machine volante qui représente l'utopie. On trouve dans ce roman une figure extraordinaire de femme visionnaire, Blimunda, l'un des personnages les plus marquants de l'univers saramaguien - elle représente une puissance féminine capable de subvertir les fausses valeurs imposées par la Monarchie absolue et par l'Inquisition.

En 1984, José Saramago publie l'un de ses meilleurs romans, *L'année de la mort de Ricardo Reis*, qui redonne vie à l'un des hétéronymes de Fernando Pessoa et reconstitue les événements de l'année 1936 où l'on assiste à la montée des fascismes en Europe.

Deux ans plus tard, en 1986, lorsque le Portugal et l'Espagne rejoignent la Communauté Economique Européenne, le romancier fait paraître *Le radeau de pierre*, où il invente les conséquences d'une catastrophe naturelle, provoquée par une fracture géologique au niveau des Pyrénées, qui va séparer la Péninsule Ibérique du continent européen, avec toutes les conséquences, parfois cocasses, qui en découlent, transformant ainsi la péninsule en « radeau de pierre » qui vogue vers le sud, ce qui donne lieu à une intéressante réflexion sur l'ibérisme.

Le passé portugais l'inspire à nouveau dans *L'histoire du siège de Lisbonne* (1988) où l'action se développe sur deux plans, pour nous raconter le siège de Lisbonne par les Maures, au XII^e siècle, et les aventures d'un correcteur

d'épreuves typographiques, vivant au XXe siècle, qui remet en cause l'écriture de l'Histoire et la prétendue « vérité » historique.

Le très polémique *L'évangile selon Jésus Christ*, paru en 1991, correspond à un nouveau virage dans le parcours littéraire de l'écrivain qui abandonne son intérêt pour la « métafiction historiographique » (Linda Hutcheon), afin de développer une réflexion férocement jubilatoire sur Dieu et la condition humaine. En quelque sorte, il passe du local à l'universel, inaugurant ainsi une 3^e phase de son œuvre, dont la portée devient de plus en plus allégorique. Censuré tant par l'Eglise que par un obscur Secrétaire d'Etat à la Culture¹⁴, l'écrivain décide alors de se retirer du Portugal et de s'installer à Lanzarote, aux Canaries, avec sa nouvelle épouse, Pilar del Rio, journaliste espagnole, qui est aussi sa traductrice. C'est à Lanzarote qu'il disparaîtra en juin 2010.

Dans les romans publiés après *L'Evangile*, l'écrivain mobilise des thèmes très actuels et nous offre des allégories du monde contemporain pour dénoncer le capitalisme sauvage, la corruption, l'abus de pouvoir, l'injustice et l'aliénation, soulevant des questionnements intéressants qui concernent souvent la place et le devenir de l'individu dans une société où la Raison et les valeurs humaines de respect, de dignité et de solidarité semblent disparaître. Ainsi, *L'aveuglement* (1995) nous offre avec vigueur le portrait d'une société abjecte, dominée par la loi du plus fort, où l'on découvre cependant la générosité d'une femme salvatrice et l'humanité d'un chien qui pleure la disgrâce des hommes. Dans *Tous les Noms* (1997) c'est une quête au sein d'un univers extrêmement bureaucratisée qui se trouve au centre de l'intrigue, tandis que dans *La Caverne* (2000), nous avons à faire à un espace transformé par les lois du marché. La question éthique du clonage est posée dans *L'Autre comme moi* (2002). La notion de démocratie, vide de sens, traverse *La lucidité* (2004), certainement le roman le plus politique de l'auteur, qui dénonce efficacement les manipulations, l'égoïsme, les mensonges et la corruption des puissants. Dans *Les Intermittences de la mort* (2005), le romancier mobilise encore une fois l'allégorie pour faire une satire des figures du pouvoir, en nous racontant, avec beaucoup de malice, un événement extraordinaire : dans un pays sans nom, la mort décide de se mettre en grève, offrant ainsi aux humains la concrétisation de leur rêve d'immortalité, avec toutes les conséquences désastreuses que cela implique.

¹⁴ Le gouvernement portugais a considéré le roman comme « blasphématoire » et a décidé d'exclure de la liste des candidats au prix littéraire de l'Union européenne Ariosto.

Les deux derniers romans de Saramago sont particulièrement marqués par l'humour. Dans *Le Voyage de l'éléphant* (2008), l'écrivain renoue avec la tradition picaresque pour nous raconter une parabole autour du périple d'un éléphant prénommé Salomon que le roi du Portugal Jean III décide d'offrir à son cousin, l'archiduc Maximilien d'Autriche. Les difficultés du voyage sont l'occasion de procéder à une virulente critique des institutions politiques et religieuses.

Dans *Cain* (2009), le romancier nous raconte avec beaucoup d'ironie le parcours du protagoniste, figure du Juif errant, après l'assassinat de son frère Abel, nous proposant une relecture surprenante de la Bible, considérée comme « un manuel de mauvaises mœurs ».

Par delà la variété et l'originalité thématiques, l'affirmation d'une voix, avec un style reconnaissable entre tous, ou encore la dissolution des frontières génériques (roman empreint de poésie qui frôle souvent l'essai), le dénominateur commun de la fiction produite par José Saramago est, ainsi qu'il le souligne lui-même, « une réflexion sur l'erreur, sur l'erreur en tant que vérité installée et donc suspecte, sur l'erreur en tant que déformation intentionnelle des faits, sur l'erreur en tant qu'illusion des sens, mais aussi sur l'erreur en tant que mouvement nécessaire pour arriver à la connaissance ».

A l'intérieur de chacun de ses récits qui dessinent une trajectoire particulièrement riche, et, malgré la diversité des moyens mis au service de l'écriture, le romancier nous propose toujours une posture éminemment éthique où s'inscrit le sens profond de l'humain. En effet, d'un roman à l'autre, le lecteur est frappé par un certain nombre d'éléments thématiques, de procédures narratives, de constantes imaginaires et de récurrences renforcées par un système de renvois intertextuels qui semblent établir une continuité articulée autour de la confrontation fondamentale des origines. Les différents registres d'expression mobilisés par le romancier construisent une voix individuelle tout en faisant entendre la voix collective, avec le mélange délibéré d'un style soutenu et d'un registre familier où les proverbes occupent une place de choix.

Tout au long de son œuvre romanesque, José Saramago nous propose une déambulation où l'aventure du langage pense le sujet, l'Histoire et le monde, tout en affirmant la nécessité de construire un avenir fondé sur la transformation du système social. Pour le romancier, penser l'avenir autrement c'est imaginer des ruptures au lieu de se contenter de prolonger des tendances.

La cohérence de son œuvre passe par l'intérêt profond que l'écrivain révèle pour les hommes dans leur environnement social, leur histoire passée, présente et à

venir, accompagné d'une approche critique des réalités humaines, nous proposant une véritable aventure de la pensée qui peut nous transformer.

A propos de son engagement, l'écrivain faisait souvent remarquer que son œuvre reste ouverte, car il n'écrivait ni de pamphlets ni de manifestes, ne pratiquant pas de prosélytisme politique ou idéologique et n'indiquant jamais au lecteur ce qu'il fallait penser. En effet, il ne s'agit pas de penser la littérature comme une bibliothèque de modèles ou de comportements, mais plutôt de la considérer comme un moyen d'interroger la complexité des dynamiques historiques, en articulant le sensible à l'intelligible, de façon à permettre au lecteur autonome de mieux comprendre son rapport au monde et ses choix axiologiques. Dans ce sens, on pourrait parler d'un « effet Saramago », c'est-à-dire d'une énergie irradiante qui se transmet toujours au lecteur qui acceptera d'entrer, sans préjugés, dans le voyage magnifique proposé par ses livres. J'espère que c'est votre cas. Néanmoins, il faut savoir que ce voyage est interminable car « la fin d'un voyage est tout juste le commencement d'un autre »¹⁵.

Pour conclure, nous pourrions donc reprendre la question initiale et nous demander ce que peut la littérature, et plus précisément quels sont les pouvoirs de la fiction de José Saramago?

- D'abord, du point de vue strictement personnel et anecdotique, on peut dire que, grâce à la littérature, l'écrivain a réussi lui-même à sortir de l'oubli et à vivre une grande histoire d'amour avec Pilar del Rio, rencontrée justement à cause de la magie des livres¹⁶.
- Puis, on peut considérer que par le biais de son écriture, il a donné la voix aux vaincus, aux grands muets de l'histoire, pouvant ainsi témoigner qu'ils n'ont pas vécu (ou souffert) pour rien ;
- Certains romans ont donné lieu à des discussions intenses autour des questions politiques, sociales et religieuses, nous rendant certainement plus lucides sur l'état de la société ;
- Enfin, la lecture de ses livres nous bouleverse souvent, nous faisant croire que les rêves ont une consistance et peuvent transformer le monde.

Par conséquent, l'écriture de José Saramago pourrait illustrer le fameux propos de Barthes, selon lequel « Ecrire sert à sauver, à vaincre la Mort : non pas la

¹⁵ José Saramago, *Pérégrinations Portugaises* [1981], Paris, Seuil, 2003, p.438.

¹⁶ Après avoir lu avec fascination les premiers romans de Saramago, Pilar s'est déplacée à Lisbonne, en 1986, pour connaître l'écrivain et ne l'a plus quitté (il a alors 63 ans, elle en a 36).

sienne, mais celle de ceux qu'on aime en portant témoignage pour eux, en les perpétuant, en les érigeant hors de la non-Mémoire »¹⁷.

Forme de résistance contre le totalitarisme, l'aveuglement et la clôture, l'œuvre de José Saramago est, de toute évidence, un remarquable instrument d'exploration du réel et d'analyse de la société qui aiguise notre sens critique et nous aide à mieux comprendre le monde qui nous entoure, car, comme le disait encore Roland Barthes, « La littérature ne permet pas de marcher, [mais] elle permet [au moins] de respirer »¹⁸.

C'est cette respiration profonde du monde que nous offre la fiction de José Saramago, faite de lucidité, de colère et de sérénité, mais également empreinte de générosité et de confiance dans un monde plus humain.

Maria Graciete Besse
Université de Paris-Sorbonne

¹⁷ Roland Barthes, « La préparation du roman », *op.cit.*, p.24.

¹⁸ Roland Barthes, « Littérature et signification » (1963), in *Essais Critiques*, Paris, Seuil, 1964, p.264.